

Dissertation n° 1 – Fourastié

Proposition de correction

N.B. Amorce

Comme je l'ai déjà indiqué, le jury apprécie particulièrement les amorces par contextualisation simple, c'est-à-dire se servant du texte résumé pour introduire la citation qui en est tirée. C'est donc ce que je proposerai dans l'introduction *infra*.

Il était cependant possible d'utiliser une référence extérieure. Le **mythe de Prométhée**, était ainsi une amorce particulièrement judicieuse puisqu'elle est en lien direct avec la pensée de Jean Fourastié. Comme nous l'avons indiqué dans notre introduction générale, ce mythe – tel qu'il est rapporté dans le *Protagoras* de Platon – met en lumière l'essentielle inadaptation de l'être humain à la nature et souligne l'importance de la technique (des « arts ») qui, en palliant cette déficience, permet à l'humanité d'échapper au déterminisme naturel et de s'élever au-dessus des autres espèces animales.

[introduction]

[**amorce**] Dans un ouvrage intitulé *Pourquoi nous travaillons* écrit en 1959, l'économiste français Jean Fourastié s'élève contre l'idéalisation d'une vie primitive proche de la nature. [**citation**] Loin de partager cette nostalgie, Jean Fourastié affirme : « À une humanité sans travail et sans technique, le globe terrestre ne donne qu'une vie limitée et végétative : quelques centaines de millions d'individus subsistant animalement dans quelques régions subtropicales. Nous sommes obligés de transformer la nature et souvent même de la détruire pour subsister seulement, et plus encore pour satisfaire nos facultés supérieures d'activité et de pensée. » [**analyse**] L'auteur commence par peindre sous des couleurs très sombres le sort d'une humanité dépendant entièrement de la nature, du « globe terrestre ». La vie offerte à l'homme par ce dernier est en effet placée sous le signe de la restriction – il est du reste révélateur que Jean Fourastié utilise pour l'évoquer une négation restrictive. L'adjectif « limitée » dénote l'enfermement, l'absence d'extension ; à l'état naturel, l'homme ne dispose que de possibilités restreintes, aussi bien quantitativement (« quelques millions d'individus ») que qualitativement. Il est réduit à une vie « végétative » ou « animale » c'est-à-dire à des formes de vie inférieures. La nature condamne ainsi l'homme à une survie misérable. Aussi l'auteur montre-t-il, dans la seconde phrase de la citation, l'importance décisive du travail, dont le rôle est de « transformer la nature » afin qu'elle satisfasse des besoins humains qui excèdent les possibilités de la nature. Pour ce faire, l'homme utilise la « technique », c'est-à-dire des procédés particuliers permettant la transformation de la matière, l'exploitation du « globe terrestre ». Travail et technique seraient ainsi les instruments d'un nécessaire dépassement des limites naturelles, permettant à l'homme non seulement de vivre mais de déployer pleinement la forme de vie « supérieure » qui est la sienne. [**problématisation**] Néanmoins, la présentation positive de la possible destruction de la nature par l'activité humaine souligne la posture polémique de l'auteur et nous invite à nuancer la plupart de ses assertions : la peinture de la nature comme une cruelle marâtre, la conception d'un être humain transcendant la nature au point de rompre avec elle, le mépris pour les autres formes de vie qu'implique cette position. [**problématique**] Cette citation de Jean Fourastié nous conduit ainsi à interroger l'expérience prométhéenne de la nature. Travail et technique sont-ils le garant d'une existence véritablement humaine, impliquant une transformation violente et un éloignement bénéfique de la nature ? Ne risquent-ils pas, au contraire, de mettre en danger l'humanité et de lui faire oublier son lien

essentiel à la nature ? **[rappel des œuvres]** Nous répondrons à ces questions à la lumière du roman *Vingt mille lieues sous les mers* que Jules Verne publia en feuilleton en 1869 et 1870, de *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem, recueil d'études philosophiques paru en 1952, augmenté et réédité en 1965, et du *Mur invisible*, roman de Marlen Haushofer datant de 1963. **[annonce du plan]** Certes, ce corpus corrobore dans une large mesure la pensée de Jean Fourastié : la nature y apparaît en inadéquation avec nos besoins, nous obligeant à la transformer pour vivre une existence pleinement humaine. Cependant, nos œuvres mettent en lumière les limites et les dangers d'une telle pensée : relativisant la cruauté de la nature, elles soulignent surtout les conséquences négatives que le travail et la technique peuvent avoir sur la vie humaine. Aussi serons-nous amenés, dans un dernier temps de notre réflexion, à repenser le statut et les enjeux de l'expérience prométhéenne de la nature, en réinscrivant l'homme au sein de la nature et des vivants.

[I. Thèse]

Jean Fourastié, s'opposant aux tenants de l'« âge d'or » ou du « paradis terrestre », affirme avec force que la « nature naturelle » ne répond en rien aux besoins spécifiques des êtres humains. Aussi le travail et la technique sont-ils les clés d'une vie proprement humaine.

[I.1. Une « marâtre nature » pour l'homme]

L'auteur le souligne avec insistance et ce dès la citation de Ronsard qu'il choisit de placer en exergue de son texte : la nature, loin d'être favorable à l'espèce humaine, lui est une dure marâtre. L'homme aurait bien tort de compter sur les dons d'un « globe terrestre » qui lui sont inadaptés. Dans « La pensée et le vivant », **Georges Canguilhem** met lui aussi en lumière ce problème spécifiquement humain : « [l'homme] pressent que d'autres êtres que lui [...] possèdent [...] un accord sans problème entre des exigences et des réalités » (p. 13). Contrairement à celles des autres vivants, ses « exigences » sont en décalage avec les « réalités » de la nature. La narratrice du *Mur invisible* de **Marlen Haushofer**, contrainte de survivre dans un milieu naturel bien souvent « inhospitalier » (p. 62 ou 144), fait l'expérience de ce décalage. « Mal armée » (p. 97) face à la nature, mal protégée des rigueurs de l'hiver, dépourvue de tout sens de l'orientation (cf. p. 145), taraudée par des « besoins non naturels » (Fourastié)¹, elle est douloureusement consciente de son inadaptation. Aussi se considère-t-elle comme « cette créature qui seule n'avait pas sa place ici » (p. 73), au sein de la « nature naturelle », par opposition aux « créature[s] parfaitement adaptée[s] » que sont les animaux (p. 132). Si cette perspective est bien moins présente dans *Vingt mille lieues sous les mers* de **Jules Verne**, on peut néanmoins noter que la nature apparaît dans de nombreuses pages du roman comme une adversaire redoutable pour l'homme. Tandis que la vie végétale et animale surabonde dans tous les milieux, l'homme apparaît singulièrement démuné lorsqu'il affronte la nature « sans travail et sans technique ». « Il ne faut donc pas compter sur les secours de la nature, mais sur nous-mêmes » (II, 16, p. 511), affirme le capitaine Nemo lors de l'épisode de l'emprisonnement sous la banquise, une déclaration dont on peut généraliser la portée à l'existence humaine dans son ensemble.

¹ On pense par exemple au pain, dont le manque tourmentera la narratrice jusqu'au bout (cf. p. 63-64). Cet aliment symbolise en effet, et ce depuis l'Antiquité grecque, la civilisation par opposition à la vie primitive, la culture en rupture avec la nature.

[I.2. Transformer la nature pour survivre]

Cet écart entre ce que le globe terrestre nous donne et ce que nous devrions recevoir « pour subsister seulement » rend nécessaire la transformation de la nature. Par son travail, par son usage de la technique, l'homme « rend la nature consommable » (§ 10) : seul parmi les vivants, il produit ainsi les conditions de son existence. Dans « Le normal et le pathologique », **Canguilhem** rappelle cette spécificité : au lieu de « supporter passivement » le milieu naturel dans lequel il vit, l'être humain altère constamment ce milieu par son « travail », son « activité technique » (p. 209). *Altérer*, c'est-à-dire « rendre autre, changer, modifier » – *transformer* – mais aussi « détériorer, dénaturer, dégrader » – *détruire*. Ailleurs, Canguilhem rappelle la pensée de Descartes pour qui l'homme a « le droit et le devoir d'exploiter la matière » (« Machine et organisme », p. 138). Cette exploitation est mise en scène dans le roman de **Verne** à travers l'aquaculture de Nemo : « Mes troupeaux [...] paissent sans crainte les immenses prairies de l'océan. J'ai là une vaste propriété que j'exploite moi-même » (I, 10, p. 124) déclare-t-il. Le capitaine tire de ses élevages et ses cultures sous-marines des produits qui seront transformés pour répondre aux besoins de l'équipage du Nautilus : mets, étoffes, teintures, parfums, literie, plume, encre, etc. (cf. p. 124-125). Mais c'est dans ***Le mur invisible*** que l'expérience prométhéenne de la nature est la plus abondamment représentée. Contrainte de survivre en pleine nature, la narratrice prend très vite la décision de travailler la terre : « je devais absolument découvrir un terrain susceptible d'être transformé en petit champ » (p. 50). Dans cette phrase, l'usage du verbe *devoir*, exprimant l'obligation, et l'idée explicite de transformation font écho à la pensée de Jean Fourastié. Après avoir cherché pendant des jours une terre suffisamment fertile, la narratrice, armée d'une pelle et d'une bêche, retourne la terre (quatre jours de « travail [...] très pénible », p. 54), puis plante les pommes de terre. Le premier repas qui suit la récolte – « une pleine casserole de pommes de terre [...] avec du beurre frais » (p. 133), c'est-à-dire deux « créations du travail humain » (Fourastié, § 3) – permet au personnage de se sentir « pleinement rassasiée » (*ibid.*) pour la première fois depuis la catastrophe.

[I.3. Transformer voire détruire la nature pour vivre une existence pleinement humaine]

« Plus encore », travail et technique nous permettent de déployer une vie pleinement humaine, caractérisée par des « facultés supérieures d'activité et de pensée ». Or la « hiérarchie biologique » (Fourastié, § 6) ainsi établie, qui place l'existence humaine au-dessus des autres formes de vie, est loin d'être absente de notre corpus. Chez **Haushofer**, la narratrice craint ainsi de déchoir en deçà de l'humanité si elle ne se force pas à accomplir certaines actions spécifiquement humaines : « Si j'agissais autrement, j'aurais sans doute peur de cesser peu à peu d'appartenir au genre humain et je craindrais de me mettre à ramper sur le sol, sale et puante, en poussant des cris incompréhensibles » (p. 51). « Un homme ne vit pas uniquement comme un arbre ou un lapin » (« N&P », p. 200) nous rappelle quant à lui **Canguilhem** : la vie humaine se distingue bien de la vie végétative mais aussi d'une vie purement animale. C'est ce que souligne un autre passage de ce texte : « vivre, pour l'animal déjà, et à plus forte raison pour l'homme, ce n'est pas seulement végéter » (« N&P », p. 215). « À plus forte raison » : on retrouve bien dans cette phrase la gradation présente dans la citation de Jean Fourastié. Or le philosophe souligne que la satisfaction des « facultés supérieures » de l'homme ne va pas sans violence à l'égard de la nature. Ainsi en est-il de la *libido sciendi*, l'« insatiable passion de connaître » qui se présente bien souvent « armée du fer », exerçant sur les objets de son étude une « violence licite » (« Exp. », p. 22 – Canguilhem cite ici une thèse de médecine de 1735).

Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, on voit que le processus de civilisation² de l'humanité va de pair avec une transformation toujours plus importante de la nature, avec des progrès techniques toujours plus poussés comme le Nautilus qui permet à Nemo et ses compagnons de transcender leur condition naturelle : « [le Nautilus] a besoin d'électricité pour se mouvoir, d'élément pour produire son électricité, de sodium pour alimenter ses éléments, de charbon pour faire son sodium, et de houillères pour extraire son charbon » (II, 10, p. 425) souligne ainsi le capitaine Nemo. Et l'on n'est guère surpris que le créateur d'une telle merveille technologique constitue « le plus admirable type » humain qu'Aronnax ait jamais rencontré (I, 8, p. 98). À l'inverse, les « naturels » papouas ne se distinguent que difficilement de l'animalité : « Sont-ce des singes ? s'écria Ned Land. / – À peu près, répondit Conseil, ce sont des sauvages » (I, 22, p. 253). Ces indigènes ne sont donc pas sans évoquer les « individus subsistant animalelement dans quelques régions subtropicales » dont parle avec condescendance Jean Fourastié.

L'homme apparaît ainsi comme un « être vivant étrange » (Fourastié, § 5) qui ne peut se suffire des dons du globe terrestre. Son rapport à la nature doit nécessairement être médiatisé par le travail et la technique afin de lui permettre de « subsister seulement » et de mener une existence véritablement humaine. Pour autant, nos œuvres permettent de discuter le propos catégorique de Jean Fourastié, de nuancer tant sa critique de la nature que son éloge inconditionnel du travail et de la technique.

[II. Antithèse]

[II.1. Une mère nature ?]

Sans revenir forcément aux mythes dénoncés par Jean Fourastié dans le premier paragraphe du texte, il semble excessif de dénier à la nature toute générosité envers l'humanité. Même les Préalpes autrichiennes du *Mur invisible*, a priori si peu propices à la survie humaine, offrent à la narratrice des dons précieux : l'eau « claire et fraîche » de la fontaine – « la meilleure eau » qu'elle ait jamais bue (p. 62) ; « les épinards d'ortie, la laitue sauvage et les bourgeons de pins » (p. 63) qui se substituent à ses aliments habituels ; les framboises, si abondantes et parfumées, qui apaisent sa fringale de sucre (cf. p. 99-101). Chez Jules Verne, la nature est bien souvent présentée non comme une marâtre mais comme une mère : la mer est une « nourrice prodigieuse, inépuisable » selon Nemo (I, 10, p. 125) ; quant à la terre, elle prend des allures de paradis terrestre lors de l'expédition sur l'île des Papouas. Légumes frais, fruits énormes et délicieux, gibier : c'est un véritable pays de Cocagne que découvrent les trois personnages. Et Aronnax d'insister sur le fait que tout cela est « donné gratuitement » (Fourastié, § 1), « sans culture » (p. 240 à propos de l'arbre à pain ; p. 243 à propos des sagoutiers), c'est-à-dire sans qu'il soit besoin de travailler³.

² Rappelons que la civilisation est, dans ce sens, le « fait pour un peuple de quitter une condition primitive (un état de nature) pour progresser dans le domaine des mœurs, des connaissances, des idées ».

³ Les exemples pour illustrer cet argument sont très nombreux dans *Vingt mille lieues sous les mers*. On pourrait ainsi évoquer les pétrels, oiseaux si huileux que les habitants des îles Féroë s'en servent comme de « lampes » naturelles – même si la nature ne va pas jusqu'à les « munir d'une mèche » comme le fait remarquer avec humour Conseil (II, 14, p. 483). Le texte de Jean Fourastié, en évoquant le don libéral de l'oxygène (§ 8), nous invitait également à convoquer l'épisode de l'asphyxie sous la banquise et l'élan de gratitude de Conseil devant la générosité de la nature : « Ah ! faisait Conseil, que c'est bon, l'oxygène ! Que monsieur ne craigne pas de respirer. Il y en a pour tout le monde » (II, 17, p. 517).

[II.2. La destruction de la nature comme menace pour la survie humaine]

En outre, la présentation positive de la violence faite à la nature étonne. L'économiste semble méconnaître la relation de dépendance qui existera toujours entre l'homme et la nature. Dans « Le vivant et son milieu », **Canguilhem** explore l'histoire de la notion de milieu et du « rapport organisme-milieu ». Même si le philosophe s'oppose à une conception déterministe du milieu, même s'il rejoint l'idée que tout être vivant est créateur de son milieu, il ne va pas jusqu'à défendre l'idée d'une « autonomie » vis-à-vis du milieu. La notion de débat (*Auseinandersetzung*), qu'il emprunte à Kurt Goldstein, permet de rendre compte de l'idée d'une dialectique entre organisme et milieu, dans laquelle chaque pôle modifie l'autre. Or le milieu propre de l'homme, s'il est « altéré » par l'activité technique, n'en garde pas moins une dimension irréductiblement naturelle. Dès lors, si le travail et la technique sont susceptibles de détruire la nature, ils risquent d'affecter notre existence, de menacer la survie de l'humanité. C'est dans *Vingt mille lieues sous les mers* que cette idée est illustrée de la manière la plus évidente. À plusieurs reprises dans le roman, Aronnax dénonce l'action violente de l'homme sur la nature. Ainsi, dans un passage qui annonce la notion d'écosystème, il met en lumière les conséquences catastrophiques de l'extermination des lamantins : « Et savez-vous, ajoutai-je, ce qui s'est produit, depuis que les hommes ont presque anéanti ces races utiles ? C'est que les herbes putréfiées ont empoisonné l'air, et l'air empoisonné, c'est la fièvre jaune qui désole ces admirables contrées » (II, 17, p. 528)⁴. L'action destructrice de l'homme se retourne contre lui : pour s'en être pris à la nature, le voici victime d'une terrible maladie. On peut interpréter dans ce sens la mystérieuse catastrophe qui ouvre le roman de **Marlen Haushofer**. Pour la narratrice, le spectacle au-delà du mur prouve qu'une partie de l'humanité a choisi de mettre la technique au service d'une entreprise de destruction de la vie : « [j]e décidai qu'il s'agissait d'une arme nouvelle qu'une des grandes puissances était parvenue à tenir secrète ; [...] toute l'affaire me sembla l'invention humaine la plus diabolique qu'avait pu concevoir le cerveau de l'homme » (p. 48). Or il semble n'y avoir aucun « vainqueur » (*ibid.*) dans cette expérience mortifère : les hommes ont été, là encore, victimes de leur propre pouvoir destructeur.

[II.3. Travail et technique contre « la satisfaction de nos facultés supérieures d'activité et de pensée »]

On le voit : les effets de la technique sur l'humanité ne sont pas forcément positifs. Il en va de même du travail. Loin de toujours permettre à l'être humain de s'élever vers une forme de vie « supérieure », il le réduit parfois à une existence misérable. Ainsi l'expérience laborieuse de la narratrice du *Mur invisible* est souvent présentée comme une épreuve voire une « torture » (p. 232). C'est notamment le cas lors du premier été, qui apparaît dans ses souvenirs « accablé de labeur et de peine » (p. 64) : « je me sentais continuellement abruti », poursuit la narratrice. Or l'emploi du verbe *abrutir* est ici significatif : le travail rend la narratrice semblable à une bête brute, c'est-à-dire à un animal considéré dans ce qu'il a de plus primitif et de plus éloigné de l'homme. Loin de déployer pleinement ses « facultés supérieures d'activité et de pensée », la femme « subsiste animale »⁵. Chez **Jules Verne**, on comprend que l'exploitation de la nature ne sert pas l'ensemble de l'humanité. Elle peut en effet

⁴ On peut rapprocher cette idée de rupture de l'équilibre naturel du passage où, dans *Le Mur invisible*, Marlen Haushofer évoque la prolifération des chevreuils : « On est en train de payer le fait que toutes les bêtes de proie aient été décimées depuis longtemps » (p. 119). Là encore, l'homme « paye » (c'est-à-dire « subit les conséquences de ») son action destructrice – ici la décimation des prédateurs naturels.

⁵ La narratrice souligne tout de même que son activité laborieuse la fatigue tant qu'elle l'empêche de penser : « Je ne bougeais pas non plus car chaque mouvement me faisait mal, et je voulais rester assise au soleil, [...] sans penser à rien » (p. 138). La voici réduite à une vie végétative.

s'accompagner de l'exploitation de certains hommes. C'est le cas des pêcheurs de perles évoqués par le capitaine Nemo. Ce « triste métier » (II, 2, p. 308) met en danger la santé et même la vie des pêcheurs – ulcérations aux yeux, plaies diverses voire apoplexie sont leur lot. Or ces malheureux, qui rendent possible le lucratif commerce des perles, ne touchent qu'un salaire de misère. « C'est odieux », commente avec raison le professeur Aronnax (*ibid.*). Autre contexte, autre type exploitation de l'homme : comme nous le rappelle **La Connaissance de la vie**, l'essor industriel et la nécessité de produire en masse pour satisfaire les « besoins non naturels » de la société de consommation ont conduit à la mise en place, dès la fin du XIX^e siècle, d'une organisation scientifique du travail. Cette dernière est fondée sur l'« assimilation exclusivement techniciste de l'organisme humain à la machine » (« M&O », p. 162). Les travailleurs ne sont pas seulement réduits à une vie animale ou végétative : ils deviennent pure matière, rouages mécaniques. Aussi certains penseurs ont-ils suggéré de s'inspirer des « peuplades primitives » (*ibid.*) pour revenir à un usage plus naturel – et plus humainement épanouissant – de la technique.

Notre corpus permet donc de nuancer les affirmations de Jean Fourastié. Face à une nature parfois généreuse, le travail et la technique peuvent se révéler négatifs pour la vie humaine lorsqu'ils méconnaissent notre dépendance à la nature et lorsqu'ils sont synonymes d'aliénation ou d'exploitation de l'être humain. Or, le dernier exemple que nous avons convoqué nous invite à relativiser l'opposition entre nature et humanité sur laquelle est fondée la pensée de l'économiste.

[III. Synthèse]

[III.1. La technique comme don de la nature]

Il convient tout d'abord de repenser le statut de la technique, c'est-à-dire de l'ensemble des procédés que met en œuvre l'activité laborieuse de l'homme. Si Jean Fourastié l'envisage comme une rupture avec la nature, nos œuvres soulignent au contraire sa dimension « naturelle ». La technique apparaît en cela comme un don fait à l'espèce humaine par une nature généreuse. **Canguilhem** l'affirme avec force : l'homme est « en continuité avec la vie par la technique » (« M&O », p. 164). Selon lui, l'activité technique est « aussi authentiquement organique que celle de la fructification des arbres et, primitivement, aussi peu consciente de ses règles et des lois qui en garantissent l'efficacité, que peut l'être la vie végétale » (p. 155). Sont paradoxalement rapprochées ici la technique humaine et la « vie végétale » que Jean Fourastié présentait comme antinomiques. S'inspirant des analyses des ethnographes, Canguilhem brouille ainsi la frontière entre le naturel et l'artificiel, comme dans cette phrase fondée sur un chiasme : « Un outil, une machine ce sont des organes, et des organes sont des outils ou des machines » (p. 148). C'est précisément ce que réalise la narratrice chez **Marlen Haushofer**. Confrontée pour la première fois à la nécessité de transformer la nature, elle est amenée à reconsidérer le statut de ses propres mains qu'elle perçoit désormais comme ses « principaux outils de travail » (p. 95) : « Je pris conscience petit à petit de tout ce que je pouvais réaliser avec mes mains. La main est un outil merveilleux » (p. 159). Du reste, les « facultés supérieures d'activité et de pensée » qui caractérisent l'homme dépendent de ces outils organiques : « Souvent je me disais que si des mains avaient subitement poussé à Lynx il n'aurait pas tardé à penser et à parler » (p. 160). Si le roman de **Jules Verne** n'explore pas véritablement cette perspective, il nous invite cependant à réfléchir à la relation qui se noue entre technique et nature. Le Nautilus, « chef d'œuvre de l'industrie moderne » (I, 16, p. 162), pourrait représenter un éloignement de la nature, voire une volonté de rupture avec elle. Il n'en

est rien : c'est au contraire en s'inspirant de la nature et de ses formes que Nemo – ingénieur biomiméticien avant l'heure – a conçu et construit son submersible. Technique et nature se rejoignent.

[III.2. Une invitation à réinscrire la vie humaine au sein du vivant]

Dès lors, il nous faut repenser la place de l'homme par rapport à la nature et relativiser la hiérarchie entre les vivants établie par Jean Fourastié. Dans *La Connaissance de la vie*, Canguilhem s'insurge ainsi contre la prétention humaine à s'ériger en « règne séparé » (« P&V », p. 13), prétention qui a pour corollaire une « ironie teintée de pitié » (*ibid.*) à l'égard des autres formes de vie. Ce type d'attitude repose sur la croyance erronée en l'« indépendance » des inventions de notre pensée « à l'égard des sommations du besoin et des pressions du milieu » (*ibid.*). Or la vie humaine ne constitue pas une exception. Aussi le philosophe nous invite-t-il à la réinscrire au sein du vivant : il est parfois salutaire de « se sentir bêtes » (p. 16). Chez **Jules Verne**, les personnages vont vivre, grâce à la technique, des expériences inédites les amenant à prendre conscience de leur appartenance au grand tout de la nature. De nombreux passages du roman semblent ainsi relativiser la spécificité humaine : lorsque Conseil reconnaît des « droits » aux phoques (II, 14, p. 487) ou lorsque le pathétique humain fait écho au pathétique animal (la mère et son bébé, la baleine et son petit), l'existence humaine est mise sur le même plan que la vie animale. Il est alors significatif que les rêves d'Aronnax mettent en scène le fantasme d'une vie différente, animale ou « végétative » : « je rêvais que mon existence se réduisait à la vie végétative d'un simple mollusque » (II, 10, p. 432)⁶. Mais c'est dans *Le Mur invisible* que la mise en cause de la supériorité humaine est la plus évidente. Isolée du reste du monde, la narratrice du roman se rapproche de ses animaux domestiques : « je commençai à me sentir le chef de notre étrange famille » (p. 55). Il n'est plus question de « hiérarchie biologique » (Fourastié, § 6) entre vache et veau, chien, chats et être humain : tous appartiennent à une même « famille », qui est aussi présentée comme un « clan » (p. 141) ou une « meute » (p. 59). Ces derniers mots, qui dénotent la primitivité ou l'animalité, ne sont plus perçus négativement. La narratrice en vient même à se rapprocher d'une « vie végétative » : « je ressemble davantage à un arbre qu'à un être humain, une souche brune et coriace » (p. 96).

[III.3. Une invitation à repenser notre usage du travail et de la technique pour qu'ils ne soient pas destructeurs de la nature]

Canguilhem nous rappelle que, lorsque l'homme est « conçu comme un être transcendant à la nature », il en retire la « possibilité et le devoir d'une technique d'exploitation de la nature » (« M&O », p. 138). Si, au contraire, l'homme est réintégré au sein de la nature, si sa vie est réinscrite parmi les autres formes de vie, ne doit-il pas mettre travail et technique au service de la préservation de la nature plutôt que de sa destruction ? Le philosophe nous rappelle du reste que, contrairement aux autres vivants, « l'homme peut apporter plusieurs solutions à un problème posé par le milieu » (« V&M », p. 181). À lui donc de choisir la solution la plus respectueuse de la nature. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, le capitaine Nemo incarne cette attitude. Éprouvant une infinie gratitude à l'égard de la mer dont il dépend

⁶ Une autre manière d'utiliser *Vingt mille lieues sous les mers* dans cet argument : s'appuyer sur la relativisation non des différences interspécifiques (« qui concerne des espèces différentes ») mais des différentes formes de la vie humaine. Après avoir assimilé les Papous à des singes, Conseil reconnaît leur humanité : « On peut être anthropophage et brave homme, répondit Conseil » (I, 22, p. 257). Quant à Nemo, il suggère que les sauvages ne sont pas ceux que l'on croit. Tout homme est pour lui un « sauvage » ; peut-être même les hommes occidentaux, oublieux de leur lien à la nature, le sont-ils davantage que les autres (cf. I, 22, p. 254).

entièrement (« Oui ! je l'aime ! », I, 10, p. 125), il conçoit l'innovation technique comme un moyen de vivre au plus proche de la nature, tout en la respectant et en la préservant. Il rejette ainsi le triste « privilège réservé à l'homme » que serait la destruction de la nature : « À quoi bon, répondit le capitaine Nemo, chasser uniquement pour détruire ! » (II, 12, p. 456). La narratrice du *Mur invisible* n'a, pour sa part, pas choisi la vie au sein de la nature qu'elle expérimente. C'est contrainte et forcée qu'elle renoue avec des techniques rudimentaires d'exploitation de la nature, à l'aide de quelques outils comme « le fusil et la carabine, les jumelles, et aussi la faux, le râteau et la fourche » (p. 49-50). Elle ressent cependant les effets bénéfiques de ce rapport moins artificiel à la nature. Transformer son milieu naturel sans le détruire ni le dénaturer, prendre soin des animaux domestiques dont on a la responsabilité, veiller à la préservation des espèces sauvages : tout cela permet de déployer une existence à la fois plus authentiquement humaine et plus harmonieusement naturelle.

[conclusion]

[**synthèse**] Les pouvoirs du travail et de la technique sont ainsi au cœur de la conception prométhéenne qui se déploie dans le texte de Jean Fourastié et que l'on retrouve de façon plus ou moins évidente dans les œuvres de notre corpus. Grâce à eux, l'humanité parviendrait non seulement à « rendre la nature consommable » (Fourastié, § 10) mais aussi à échapper à la « vie limitée et végétative » que le « globe terrestre » lui réservait. Pourtant, nos auteurs nous montrent également que travail et technique ne sont pas sans dangers. Le rapport au monde qu'ils déterminent peut conduire l'homme vers un oubli problématique de son lien à la nature, vers la croyance fallacieuse en un « règne séparé » (Canguilhem). Aussi, loin de toujours permettre la survie de l'être humain et le déploiement de son humanité, ils peuvent aussi les menacer. La vie humaine ne s'en trouve alors pas épanouie mais paradoxalement « limitée ». En réalité, nos œuvres soulignent qu'on aurait tort d'opposer l'humanité dotée de la technique à la nature. Lorsque Canguilhem et Marlen Haushofer rappellent la dimension organique de l'activité technique, lorsque Jules Verne rapproche de manière paradoxale l'artificiel du naturel, ils réintègrent l'homme parmi les vivants. La fiction peut alors imaginer un autre rapport, plus respectueux, de l'humanité à la nature, tel que l'expérimentent le capitaine Nemo au fond des mers et la narratrice du *Mur invisible*, entre chalet et alpage. [**ouverture**] La menace grandissante que les activités humaines représentent pour la nature – et donc pour l'humanité elle-même – a conduit Hans Jonas à s'inquiéter de la perspective d'un « Prométhée définitivement déchaîné⁷ » (*Le Principe responsabilité*). Prométhée, allégorie du pouvoir humain sur la nature, semble désormais déployer une puissance sans limites, incontrôlée. Pour le philosophe, l'enjeu majeur de notre temps est donc de forger à Prométhée des chaînes nouvelles, d'« établir une éthique qui empêche le pouvoir de l'homme de devenir une malédiction pour lui-même ».

⁷ Rappelons que Zeus, pour punir Prométhée de son vol, l'enchaîne sur une montagne et le condamne à avoir chaque jour le foie dévoré par un aigle.